

## **Pour mieux comprendre l'anthropologie qui distingue le corps, l'âme et l'esprit.**

**par Michel Fromaget**

L'intitulé de la première des deux conférences que je vais avoir le plaisir de prononcer à votre intention est donc : « *Pour mieux comprendre l'anthropologie qui distingue le corps, l'âme et l'esprit* ». Ce titre exprime simplement le but que je me propose d'atteindre avec vous ce matin. Mais, pour progresser vers un point, il faut bien partir d'un autre. Or donc, écoutez bien, en voici un qui me paraît tout à fait convenable. Ecoutez, ou plutôt regardez, car il s'agit d'une image. D'une image au reste bien connue. Celle du poisson qui nage dans son aquarium, mais qui ne sait pas qu'il y est, pour la bonne raison qu'il n'en est jamais sorti. Or, je ne le crois pas, mais j'en suis sûr, absolument, tel n'est certainement pas votre cas : une fois au moins dans votre vie, vous avez eu la tête hors de l'eau ! Et cela je peux dès à présent l'affirmer, sans même vous connaître, ni ne vous avoir jamais rencontré.

En effet, que vous soyez des « méditants chrétiens », des chrétiens qui méditent, voire même le simple fait que vous ayez choisi de participer à cette rencontre, suffit déjà à me le prouver. Etait-ce à la faveur d'une grande expérience spirituelle, d'une brusque illumination, ou d'une bouleversante révélation, ou bien était-ce à la faveur d'un étonnement, d'un émerveillement infiniment plus modeste – devant la transparence d'une aile de libellule, devant un jeu de lumière dans l'eau d'un seau, devant une fleur en train d'éclorre, ou en écoutant les notes d'un chant d'oiseau – était-ce de jour, était-ce de nuit, étiez-vous encore enfant, ou bien déjà adulte, ... cela bien sûr je ne le sais pas. Mais ce que je sais, quand bien même ne vous en souviendriez-vous pas, c'est qu'une fois dans votre vie, une fois au moins, aussi fugitive et brève que fut cette fois, contrairement au poisson de notre image, eh bien, vous avez eu la tête hors de l'eau ! Et alors vous avez vu. Oh ! sans doute de manière imprécise, mais il reste que *vous avez vu*. Il ne peut en être autrement. Autrement, en effet, vous ne seriez pas ici. Tous vous connaissez la parole : « *Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé* ». Oui ! Vous avez vu, et même si à la surface de votre être, votre moi conscient n'a su dans l'instant tirer toute l'intelligence de ce qu'il voyait, il reste qu'au plus profond de vous-même, même furtivement, vous avez saisi l'essentiel de ce que vous avez vu. Vous avez pressenti que le monde aérien, sans mesure plus léger, plus subtil, plus transparent et plus clair que celui de l'eau était vraisemblablement votre patrie véritable. Et simultanément vous avez ressenti, oh ! peut-être de manière à peine perceptible, mais significative, que l'être vivant qui, un instant, respira cet air, était de vous-même une part probablement plus réelle et essentielle que celle qui vit dans l'eau. Simultanément encore, vous avez pressenti que cette dernière part, celle que jusqu'alors vous pensiez naïvement être votre propre personne, - celle à laquelle le monde moderne, je veux dire le monde de l'eau, vous a enseigné traîtreusement à vous identifier sans réserve -, vous avez pressenti que cette part, loin d'être assimilable à la totalité et au plus précieux de votre être, n'est, sans doute, qu'une pellicule momentanée secrétée par votre histoire. Et pressenti aussi que lorsqu'elle se donne comme représentant la totalité de vous-même, - si jamais elle le fait, ce qu'elle fait toujours -, alors elle ment et se réduit d'elle-même à n'être qu'une simple illusion. Simultanément, enfin, car même si l'instant ne dure que le temps d'un éclair, tout cela est donné en bloc, simultanément vous avez entr'aperçu que l'eau – j'entends le monde actuel considéré jusque dans sa matérialité – ce monde, loin d'être demeuré

en l'état de sa création, présente les séquelles d'une histoire dans laquelle nous sommes vraisemblablement loin d'être innocents.

Telle est donc l'image du poisson qui, je veux le croire, peu ou prou, vous parle. L'image dont je désirais que nous partions en vue d'expliquer cette anthropologie ternaire dont on m'a confié la tâche de vous parler ce matin. Car cette image dit précisément que de cette anthropologie, même si vous n'avez de celle-ci aucune connaissance, vous avez déjà quelque expérience. Et c'est là certainement essentiel. Essentiel, puisque, comme nous allons bientôt l'apprendre de la bouche des plus grands mystiques, nul ne comprend ce que l'on dit de l'esprit, et donc de cette anthropologie, qui n'en a déjà par lui-même quelque intuition. Or donc, cette expérience, si minime soit-elle, étant la vôtre, c'est avec fruit, n'en doutons pas, que nous allons maintenant nous consacrer à découvrir les grands enseignements de l'anthropologie ternaire. Ce que nous allons faire sur la base des enseignements du christianisme ancien, puisque vous êtes chrétiens et qu'en matière d'anthropologie ternaire ou spirituelle, ces enseignements anciens, dont je me porte garant, sont, selon moi, les plus sûrs et les plus lumineux que vous rencontrerez jamais.

Une expérience déjà assez longue de l'enseignement m'a pleinement convaincu de l'exactitude de la parole de Bouddha que voici : « Lorsque la pensée est fausse, l'affliction suit, comme les roues de la charrette suivent les pas du bœuf ». Et, bien sûr, cette affliction est d'autant plus redoutable, voire tragique, que cette pensée concerne une problématique éternelle dans laquelle le plus précieux de notre âme se trouve engagé. Or tel est bien le cas de la problématique spirituelle. C'est pourquoi, les « pensées fausses » venant très souvent de malentendus qui concernent soit le vocabulaire, soit le sens dans lequel sont entendues certaines expressions fondamentales, je commencerai cet exposé par une première partie dans laquelle, à la lumière d'une succession de brefs éclairages, je préciserai le sens qu'il convient de donner aux mots que nous emploierons. Je présenterai ensuite le paradigme anthropologique ternaire « Corps-Ame-Esprit » tel qu'il se déploie dans sa structure même. Enfin, dans une troisième partie nous commencerons à camper cette dynamique de la naissance nouvelle sans laquelle l'homme ne serait advenir à lui-même, ou devenir « enfant de Dieu » ce qui est une seule et même chose. Sans laquelle aussi l'anthropologie tripartite serait comme totalement inerte et dépourvue de vie, et ne nous serait, par suite, d'aucun secours. J'ai dit que ce matin *nous commencerions seulement* à camper la naissance nouvelle, parce que la première partie du second exposé de cet après-midi lui sera spécialement réservée.

## I – De quelques notions et informations préalables

Je reviendrai, tout à l'heure, comme il convient, sur les notions d'âme et d'esprit, telles qu'elles sont entendues classiquement dans l'anthropologie ternaire. Mais je désire, dès à présent, lever une équivoque qui, peut-être, déjà grève notre communication. En premier lieu, il convient que vous n'accordiez au mot « âme » - contrairement à l'habitude - aucune signification religieuse, spirituelle ou bien affective et romantique. Le mot « âme » signifie ici simplement *le mental, la part psychique de l'être*. Quant à *l'esprit*, à l'inverse, gardez-vous bien de l'assimiler à des qualités ou fonctions psychiques telles la pensée, l'intelligence, où bien comme désignant l'ensemble des facultés psychologiques de la personne. Car l'esprit dont nous parlons est une réalité mystérieuse spécifiquement religieuse ou spirituelle. Nous y reviendrons.

Nous parlons donc, vous l'avez bien entendu, d'*anthropologie*. Mais ce terme ne désigne pas dans mon propos d'aujourd'hui la discipline scientifique du même nom mais, de manière plus ponctuelle, une compréhension, une conception, une représentation de l'homme élaborée par une

civilisation, une religion, une philosophie, voire par un auteur. Ainsi pourrions-nous parler d'anthropologie grecque ou bien de celle de saint Jean.

L'adjectif *ontologique* qualifiera pour nous une composante, une caractéristique, une qualité essentielle ou substantielle, c'est-à-dire encore une qualité strictement nécessaire à la définition d'un être. Et ceci qu'il s'agisse de l'être de l'homme, de celui d'une pivoine, d'un rouge-gorge ou d'un triangle.

Nous devons, en outre, bien voir ceci. L'anthropologie *dualiste*, ou *binnaire*, telle que nous l'entendrons, authentifie en l'homme, sans pour autant les opposer nécessairement, deux dimensions ontologiques et deux seulement : *physique* et *psychique*, soit le *corps* et *l'âme*. A l'inverse, l'anthropologie *ternaire*, *tripartite*, ou *spirituelle* – certains disent encore « holistique » - affirme qu'il n'y a d'homme accompli que tissé, non plus de deux, mais de trois modalités : le *corps*, *l'âme* et *l'esprit*.

Mais il faut concevoir ces deux conceptions, ces deux anthropologies, pour ce qu'elles sont : elles sont ce que les scientifiques appellent des *paradigmes*, autrement dit des « systèmes de représentation du réel qui permettent de le définir et d'avoir prise sur lui ». Ce qui ne signifie nullement qu'ils décrivent la réalité telle qu'elle est. Ainsi les « paradigmes cosmologiques » de Ptolémée et de Copernic, le premier *géocentrique* et le second *héliocentrique*, ont certes permis de faire de grandes découvertes. Mais nous savons aujourd'hui que l'univers n'est certainement pas fait comme ils le disent. On retiendra, enfin, cette particularité suressentielle des paradigmes anthropologiques dont les cosmologiques sont dépourvus. A savoir que les premiers, non seulement *ne décrivent pas leur objet* – l'homme – *tel qu'il est fait*, mais qu'ils tendent, de plus, à *le faire tel qu'ils le décrivent*. Différents enseignements, différentes expériences, montrent cela très clairement. Je ne peux pour l'heure m'étendre sur cet aspect, mais je vous demande cependant de le garder en mémoire. D'une part, afin que vous pressentiez l'immense responsabilité qui est la nôtre, lorsque nous accédons à une conception de l'homme plutôt qu'une autre. D'autre part, afin que vous admettiez, déjà, que quelque admirable que soit l'être humain éclairé par l'anthropologie ternaire, l'homme réel doit être pressenti et attendu comme une merveille bien plus grande encore. Ceci noté, bien qu'accordant peu de prix à l'érudition considérée pour elle-même, je ne crois pas inutile de noter les deux précisions que voici. Elles concernent l'histoire et l'étude des civilisations comparées.

Il y a, tout d'abord, que la compréhension anthropologique binaire ou dualiste, disons depuis la Renaissance, tend à dominer entièrement la civilisation occidentale, que ce soit dans ses pratiques et institutions scolaires, universitaires, scientifiques, laïques, ou bien confessionnelles et religieuses. De vous remémorer votre éducation familiale, ou vos années de lycée, suffira d'ailleurs à vous en convaincre. Mais vous pourrez aussi vérifier aisément que tous les grands noms des sciences humaines, et notamment de l'anthropologie, tels Claude Lévi-Strauss, Marcel Mauss, Emile Durkheim, Sigmund Freud, ..., tous ramènent le « fait humain total » aux deux seules dimensions qu'ils sont capables d'en apercevoir : soit les dimensions physique et psychique.

Il y a ensuite que dans l'Antiquité, et pas seulement chrétienne, il en allait de manière entièrement différente. Ainsi A.J. Festugière, éminent historien de la pensée religieuse nous apprend qu'au premier siècle de notre ère, tout autour de la Méditerranée, le vécu tripartite était de loin le plus général. De l'anthropologie correspondante, Sénèque le grand philosophe stoïcien, disait que le moindre écolier la savait. Au vrai, il apparaît ceci, qui est capital et que je vous demande de garder bien présent à l'esprit. Savoir que l'empreinte de l'anthropologie ternaire se remarque aussi bien en Occident qu'en Orient, aussi bien dans le judaïsme, le christianisme et l'islam que dans l'hindouisme,

le bouddhisme et le taoïsme. Aussi bien à l'ombre des Pyramides que dans les religions à Mystère grecques, aussi bien dans le platonisme que dans le néo-platonisme, ou le stoïcisme. Au vrai, le vécu tripartite se montre comme une donnée humaine quasiment universelle. Il n'appartient, en propre, à aucune religion, aucune tradition, aucune philosophie, aucune école, aucune période de l'histoire.

Avant d'entrer sans retour dans le vif du sujet, je voudrais enfin éviter deux contre-sens. Le premier serait de penser – comme souvent des théologiens mal intentionnés veulent nous le faire croire – qu'adopter la vision ternaire de l'homme équivaut à *découper celui-ci en trois morceaux*. C'est là un très mauvais procès. Il est bien évident que distinguer le corps, l'âme et l'esprit n'équivaut nullement à accorder à chacun une existence séparée des deux autres. Pas plus la forme, la couleur, ou la saveur d'un citron ou d'une fraise n'a d'existence en soi. Le second contre-sens, plus insidieux, est celui-ci. Il est d'assimiler, sans plus de précaution, l'anthropologie tripartite ou ternaire à *une conception religieuse* et l'anthropologie binaire ou dualiste à *une conception laïque, scientifique ou athée*. En fait, la réalité est bien plus subtile. Suffira à en témoigner ici que l'anthropologie du bouddhisme, qui à maints égards est une philosophie athée, est ternaire. Et, qu'à l'inverse, celle du catholicisme romain telle qu'elle s'exprime dans son dernier catéchisme de 1992 est binaire puisque, contrairement à l'âme et au corps, elle n'accorde à l'esprit humain aucune réalité substantive. Son vocabulaire même suffit à le prouver, qui n'envisage cet esprit que sous forme adjectivale et qualificative. Ces quelques précisions étant fournies, nous pouvons maintenant entrer dans le vif du sujet. Soit donc :

## II – L'anthropologie ternaire considérée dans sa structure

Les propositions suivantes éclairent l'être humain considéré dans sa structure, c'est-à-dire dans ses composantes, ainsi que dans leurs interrelations. Les explications relatives à l'homme tripartite considéré sous l'angle du mouvement, de la progression et de la direction de sa vie, seront présentées dans la dernière partie de cette première conférence ainsi que dans la première partie de la suivante.

Il nous faut donc maintenant dire un mot sur chacune des trois composantes prises séparément. Mais nous sommes bien d'accord sur le fait qu'il s'agit là d'une simple commodité de présentation, puisque nous savons qu'aucun de ces trois termes n'existe en lui-même. Il n'est, en effet, de *corps vivant qu'animé par une âme*, il n'est d'*âme qu'animant un corps* et d'*esprit que spiritualisant une âme et un corps*. Je ferai aussi remarquer d'emblée que ces trois modalités de l'être humain se présentent comme entretenant entre-elles des rapports tout à fait semblables à ceux de l'air et de la lumière. A savoir qu'elles se montrent toujours *parfaitement unies*, mais sans *nulle confusion*, et toujours *parfaitement distinctes*, mais sans *nulle séparation*. Ce qui est possible parce que nous avons affaire là, ainsi que le disait Blaise Pascal, à des modalités appartenant à trois « ordres de réalité » différents.

**Le corps tout d'abord.** Eh ! bien, le corps ouvre précisément sur le premier ordre de réalité, soit le *monde physique, sensible*. Par ses cinq sens, il ouvre sur l'*ordre de réalité matériel*, on dit encore le monde *des objets*. Mais le corps n'est pas seulement « ouverture » et « sensation » : il est aussi « mouvement » et « action ». Par ses membres et organes, il permet d'agir sur le monde physique. Le corps est, pour la personne, son *interface* avec le monde extérieur : par lui elle peut *s'exprimer* dans ce monde, par lui encore ce dernier peut *s'imprimer* en elle. Par bien des côtés, le corps peut être valablement comparé à un scaphandre adapté à un milieu particulier. Dans notre milieu physique, le corps est pondéral, matériel. Mais peut-être cela lui est-il nullement essentiel. On peut, en effet, le penser d'abord comme une figure, une composante principalement formelle, laquelle serait

plus ou moins matérielle suivant l'ordre de réalité où le sujet doit vivre et se manifester. En sorte que certains des organes que nous lui connaissons actuellement pourraient ne pas lui être essentiels. Nous effleurons-là une distinction délicate sur laquelle je ne peux m'étendre : celle séparant le « corps-sujet » du « corps-objet », ou encore du « corps-que-l'on-est » et du « corps-que-l'on-a ». Edith Stein, à ce propos, distingue le « corps » (*leib* en allemand) de la « chair » (*körper*) purement matérielle, chair qu'elle désigne comme la « face externe de notre intériorité ». Cependant, quoiqu'il en soit de l'intérêt d'une telle distinction, qui est d'ailleurs polysémique, elle ne doit pas faire perdre de vue qu'il n'est de corps vivant qu'appartenant à *un sujet* et que, certainement, la fonction première du corps est de permettre que nous localisions et identifions le sujet dont il manifeste la présence.

**L'âme maintenant.** Vous l'avez compris, le corps dont on vient de parler ne pourrait remplir la moindre de ses fonctions s'il n'était vivant, autrement dit *animé*, c'est-à-dire encore ayant part à une *âme* dont il bénéficie. Car âme, en latin se dit *anima*. Etymologie qui suffit d'ailleurs à prouver que, par définition et par excellence, l'animal a une âme. Mais l'étymologie grecque est ici aussi riche d'enseignement. Car « âme » en grec se dit *psykhe*. L'âme, en ce sens qui est le sens originel et qui sera le notre, n'est donc autre que cette part de l'homme qu'étudie la « psychologie ». Autrement dit, ainsi que je l'ai annoncé plus haut : *la psyché, le psychisme, le mental*. Vous le voyez, nous sommes loin de l'acception romanesque, sentimentale et dénaturée du mot. Loin aussi de son acception dévote et confessionnelle. Ceci remarqué nous retiendrons utilement de l'âme humaine les quatre traits que voici.

- De même que le corps est fait *d'organes* et qu'il exerce différentes *fonctions*, l'âme est composée de différentes *instances psychiques* (Ca, Moi, Soi, Surmoi, inconscient, etc.) et se définit par ses différentes *facultés* : cognitives, affectives, volitives, instinctives, etc.

- Il n'existe pas plus d'âmes sans corps, que de corps sans âme. Celle-ci forme avec celui-là une « uni-totalité ». Ce qui, nonobstant, ne les empêche nullement d'être par essence irréductibles l'un à l'autre : le monde des os, des cartilages, des viscères, des liquides physiologiques n'est certainement pas celui des pensées, des souvenirs, des idées, des rêves. Une preuve : les yeux du corps ne voient pas les idées et celles-ci n'en existent pas moins.

- De même que le corps, l'âme est aussi « ouverture » et « action » sur un monde particulier : à savoir le *monde des sujets*, celui des *réalités intelligibles*. En effet, seule mon âme peut m'ouvrir sur la votre, sur votre personne, et me permettre de « l'intelliger » de la « lire de l'intérieur ». Mais mon âme peut aussi, si elle le désire, « agir » sur la votre. Ceci par l'intermédiaire du langage, parlé ou non.

- On considère, enfin, que l'âme est le lieu (ou la substance) de notre intériorité, de notre moi, de notre personne, ou ce qui est dire encore une même chose : le lieu de notre *liberté*. Parce qu'elle occupe une situation intermédiaire entre le corps et l'esprit, l'âme a par exemple la liberté de n'accorder de valeur et de sens véritables qu'à ce qui lui vient du corps. Auquel cas, qu'elle le veuille ou non, elle contribue à la *matérialisation* et à l'*objectivation* du monde. Et c'est bien ce que fait la société moderne, à coup de statistiques, de quantification, de mécanisation, d'informatisation de robotisation. Sur ce sujet le Pape Jean-Paul II était d'une extrême lucidité. Il n'est pas sot de dire de l'âme, ainsi inféodée au corps, qu'elle fait monter « l'enfer sur la terre ». Mais, à l'inverse, l'âme tournée vers l'esprit et aimantée par lui peut contribuer à *spiritualiser* le monde et ainsi faire descendre le « ciel sur la terre ». Nous retrouvons ici, mais autrement dite, l'immense responsabilité qui est la nôtre quand nous faisons le choix de considérer l'humain à travers un paradigme anthropologique donné plutôt qu'à travers un autre.

Et nous voici, maintenant, devant l'aporie suprême, car c'est de **l'esprit aussi** dont il nous faut bien parler. Afin de faire pressentir la difficulté en question j'aime à citer deux mystiques qui sont, je crois, parmi les plus grands que l'humanité ait connus. C'est dire qu'ils parlent de l'esprit en connaissance de cause. Le premier est hindou et vivait au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le second est allemand et vécut de 1260 à 1327. Il s'agit de Shankara et de Maître Eckhart. Shankara disait de l'esprit qu'il est « ce devant quoi les mots reculent ». Et Maître Eckhart que « nul ne comprend ce que l'on en dit qui ne le connaît déjà ». Nous voilà donc averti de la difficulté, voire de l'impossibilité, qu'il y a à parler utilement de l'esprit à ceux qui l'ignoreraient totalement.

Mais, bien heureusement, tel n'est pas votre cas. En effet, rappelez-vous ce que je disais en introduction : il est certain, qu'une fois au moins dans la vie, vous avez eu la tête hors de l'eau. Raison pour laquelle je vais me risquer à vous dire ce qui suit.

Nous le comprendrons mieux bientôt : l'esprit étant ce lieu en l'homme où ce dernier s'enracine en Dieu et où Dieu se déploie en lui, l'esprit humain, bien qu'humain, participe de l'Incréé et de l'Infini et par conséquent ne peut nullement *se définir*. Cependant, si nul ne peut le définir, on peut néanmoins *le pressentir*. Et, me semble-t-il, on peut aider grandement ce pressentiment à se dessiner de manière plus nette en commençant par camper la situation de l'esprit par rapport à l'âme. Tous, tout à l'heure, vous avez entr'aperçu la « distance incommensurable » qui sépare le monde des idées et des rêves de celui des intestins, des os et des muscles. Eh ! bien, représentons-nous déjà, en suivant le judicieux conseil de Blaise Pascal, que la distance séparant le monde de l'esprit de celui des idées ordinaires est encore « infiniment plus infinie » que la précédente. Ce sont là les propres termes de Pascal qui lui aussi savait d'expérience de quoi il retourne. Certes, la notion de distance, qui est quantitative et géométrique, est ici très imparfaite, mais elle aide malgré tout à mettre les choses en place. Et de même en va-t-il de cette analogie suggérant que *le corps* ne délivre du réel qu'une image à *une dimension*, à la manière d'une simple ombre projetée sur une corde à linge, suggérant que *l'âme* en donnerait une image plane, une image à *deux dimensions* telle une photographie et que seul *l'esprit* en propose une représentation complète, en relief, à *trois dimensions*.

Mais, pour esquisser les rapports de l'esprit et de l'âme, il y a des analogies visuelles encore plus suggestives. Par exemple, celle de la figure cachée dans un dessin et qu'il convient de découvrir. Quels enfants n'a-t-on pas fait jouer avec de semblables dessins ? L'analogie dit ici, bien sûr, que les yeux de l'âme voient le dessin sans apercevoir la figure cachée et que celle-ci est seulement découverte par les yeux de l'esprit. L'analogie de *l'anamorphose*, ou encore celle des *images tridimensionnelles* dessinées par ordinateur sont encore plus parlantes et évocatrices. Mais nous pourrions peut-être y revenir (plus tard). Pour l'instant, je me contenterai de faire remarquer une immense qualité de ces analogies qui, toutes, disent que le monde vu par la grâce de l'esprit n'est nullement *un autre monde* que le monde ordinaire où nous vivons, mais bien *le même monde* perçu et vécu à une toute autre profondeur et lesté d'une toute autre signification.

Deux autres analogies concernant l'âme et l'esprit et qui sont aussi très parlantes me viennent encore à l'idée. Vous le savez, très rares sont les musiciens dont l'oreille, lorsqu'ils lisent une partition, leur restitue la musique comme si elle était effectivement jouée devant eux. Eh ! bien l'âme devant le monde est comme sourde, elle est comme les musiciens ordinaires. Pire même sa condition est semblable à celle de qui ignore le solfège. Au vrai, elle ne commencera jamais à entendre la musique du monde que dans la mesure où, se taisant parfaitement elle-même, elle laissera parler en elle l'esprit. La dernière analogie, enfin, est tout à fait semblable à la précédente, puisqu'elle est celle de la personne profane qui contemple des hiéroglyphes. Certes, cette personne voit formes, dessins, couleurs et reliefs, mais elle n'en comprend pas le sens. Or c'est bien là le cas de l'âme laissée à ses seules

forces face au spectacle du monde. Elle n'en comprend pas le sens. Pour pénétrer celui-ci, il lui faudra devenir égyptologue, je veux dire se laisser féconder par l'esprit.

Cependant, on peut conduire le parallèle de l'âme et de l'esprit d'une toute autre façon, peut être même encore plus instructive. Car si l'âme, à la manière du corps, est d'un côté « ouverture » ou « fenêtre », et de l'autre « activité » et « action », il en va très exactement de même de l'esprit. Car si le corps ouvre sur le monde physique par *la sensation*, si l'âme ouvre sur le monde psychique par *l'intellection*, l'esprit, lui, ouvre sur le monde spirituel, entendons le monde total, à trois dimensions, il ouvre sur ce monde par *la contemplation*. Ce monde nous est évidemment moins familier que le monde naturel et biologique. Suivant les époques et les courants de pensée, il est revêtu de noms différents. Pour les philosophes il est le monde *des essences* et non plus *des seules apparences*. Il est le monde de l'Un de Plotin, celui des Idées de Platon. En bref il s'agit du monde des « réalités en soi » (ce monde que Nietzsche avait en horreur). Qui le voit, connaît plus clairement la raison ultime des choses, leur début et leur fin. Contrairement au monde ordinaire ce monde est : *non-local, atemporel, immatériel* et par suite *acausal*. D'où l'étonnement, voire la stupeur, mais aussi le ravissement de ceux auxquels il se laisse parfois aimablement entrevoir. Suivant les religions, suivant les auteurs inspirés, il sera : le « Royaume des Cieux » de saint Matthieu, le « Royaume de Dieu » de Marc, Luc et Jean, le « troisième ciel » de saint Paul, le « Brahman » de l'hindouisme, le « Nirvana » du bouddhisme, le « Tao » du taoïsme, la « Terre pure » de l'amidisme, etc. Mais il faut en être certain : ce monde spirituel n'est pas un « au-delà » de notre monde. Il ne fait pas nombre avec ce dernier. Ainsi que je le disais plus haut, il est le même, mais vécu différemment ou, plutôt, vécu par un être d'une nature différente.

Je disais que l'esprit est non seulement « perception », mais aussi « action ». Le corps agit mécaniquement par *ses gestes*. L'âme par le *langage*. Le mode d'action de l'esprit est lui plus subtil. Il semble ne nécessiter aucune médiation. Il agit comme par *simple présence*, par *émanation*, par *rayonnement*. Qui a côtoyé des saints ou de vrais mystiques connaît cette impression. Mais peut être l'avez-vous déjà éprouvée.

Quoiqu'il en soit, il n'est question ici que d'action de l'esprit *ad extra*, vers l'extérieur. Or, l'action spirituelle est, premièrement et avant tout, dirigée *ad intra*, vers l'intérieur. Car je l'ai dit : si l'âme *anime* le corps et lui donne vie, l'esprit, pour sa part, *spiritualise* l'âme et le corps. Et, ce faisant, il les *vivifie* aussi. Mais soyons très attentifs et j'y reviendrai tout à l'heure : la vie communiquée par l'esprit ne doit pas être confondue avec celle transmise par l'âme. Cette dernière est la vie naturelle, biologique, soit une vie obligée. Au sens précis des mots, elle est une vie *partielle, relative, momentanée*. Alors que celle dispensée par l'esprit est *libre, totale, absolue et éternelle*. Car l'esprit, tout en commençant à transfigurer celui qui l'accueille, lui confère déjà par là-même *une immortalité qu'il ne possédait pas*. Lorsque nous parlerons des différentes morts et immortalités que l'anthropologie ternaire demande de distinguer, nous reviendrons sur ce sujet capital. Pour l'instant, concernant l'action de l'esprit, je désirerais que nous retenions ces deux choses. La première est que cette action est aussi imperceptible au corps, qu'inintelligible au seul mental, à la seule intelligence rationnelle et naturelle. Car en cette matière l'antique adage : « Seul le semblable voit le semblable » demeure de mise. Autrement dit : sans mon corps, je ne peux voir le vôtre, sans mon âme, comprendre la vôtre, sans esprit, apercevoir le vôtre, ni ses œuvres. L'autre chose est que, du moins dans notre condition actuelle, même aux plus grands, l'esprit ne se donne pas à connaître *en lui-même*, mais dans *son fruit*. Vous connaissez le principe du fruit. Jésus-Christ l'énonce joliment en Lc 6,44 :

« Chaque arbre se reconnaît à son fruit. Sur les épines on ne cueille certes pas des figes et sur un buisson on ne vendange pas du raisin ».

Ce que la sagesse populaire exprime plus platement en disant que « les chats ne font pas des chiens ». Mais alors ce fruit ? Pour l'observateur qui, de manière si incertaine que ce soit, est malgré tout capable de l'apercevoir, quel est-il ? C'est là la seconde chose sur laquelle je désirais attirer votre attention. Car ce fruit est parfaitement identifiable et parfaitement connu. Saint Paul, dans sa Lettre aux Galates, en énumère ainsi les premières et plus magnifiques composantes :

« *Mais le fruit de l'esprit est amour, joie, paix, patience, bonté, fidélité, générosité, humilité, tempérance* » (5,22).

Je ne peux, hélas !, commenter ici cette énumération. Mais ces neuf traits, encore qu'ils doivent être entendus de manière particulière, vous disent certainement déjà quelque chose. Et ils vous montrent aussi que, parlant de l'esprit, nous avançons malgré tout en terrain solide. Ils constituent d'ailleurs, vous le savez peut-être, des indicateurs très sûrs pour tout méditant soucieux d'évaluer sa propre méditation.

Jésus, dans l'évangile de Jean, en son chapitre XV, qui est sans équivalent dans les synoptiques, propose l'image la plus juste et la plus précise qui se puisse concevoir des rapports liant l'esprit de l'homme à l'Esprit de Dieu, l'esprit humain à l'Esprit Saint. Il dit en effet :

« *Je suis la vigne véritable et mon Père est le vigneron. Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il l'ôte et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde pour qu'il en porte d'avantage (...) Je suis la vigne, vous les sarments. Qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits...* » (Jn 15,1-5).

Or l'esprit de l'homme est bien, en l'homme, le lieu de cette greffe, le lieu de cette fécondation, par laquelle la nature humaine s'ouvre à la nature divine et l'accueille et par laquelle la nature divine se donne à l'humaine et en elle se déverse. Selon moi, le symbole classique qui tend à faire comprendre l'esprit comme un organe de vision - saint Paul parle des « yeux illuminés du cœur » - ce symbole est excellent. Mais l'image de la vigne et du sarment, du cep et du pampre, le symbole de la greffe, de la fécondation, est plus excellent encore. Cependant, tous deux gardent pour inconvénient de comprendre l'esprit sur *un mode instrumental* ; je veux dire de le désigner comme *un lieu*, ou un *organe*, qu'il soit de vision ou de fécondation. Tous deux souffrent en quelque sorte *d'objectiver l'esprit*. Or, il faut absolument dépasser cela, car l'esprit est bien autre chose. Il est, au sens juste des mots, *un être, un être vivant, une présence vivante*. Je pourrais aussi bien dire *une personne*. Mais l'anthropologie ternaire, alors qu'on l'envisage uniquement sous l'angle de sa structure, ne permet pas d'appréhender correctement ce mystère. Pour cela, il est nécessaire d'avoir quelque lumière sur la manière dont elle conçoit *la vie* de l'homme et notamment sur la manière dont *il naît à la vie*. C'est donc la tierce partie de cette conférence que nous allons maintenant aborder mais ceci non sans vous avoir précisé qu'elle sera bien plus courte puisque son thème fondamental - la naissance nouvelle, la naissance d'en haut - sera traité plus à fond dans la seconde conférence.

### **III – L'anthropologie ternaire considérée dans sa dynamique**

Je viens de dire que l'esprit humain est une personne. L'expression est osée et je la sais contestable. Mais gardons-là, car elle explicite de l'esprit cette condition, qu'il partage avec celle de l'âme, condition faisant qu'il ne peut se concevoir valablement – et c'est tout à fait extraordinaire – que sous forme concrète et vivante. Nous l'avons déjà dit : l'âme, pas plus que le corps d'ailleurs, n'a

de réalité en soi. Elle ne donne prise à l'observation et à la réflexion, à l'intelligence et à l'étude, que sous forme *incarnée*, sous forme de *l'uni-totalité* qu'elle anime, laquelle n'est autre que la personne naturelle faite de corps et d'âme. De reste, souvent dans l'Écriture, le mot « âme » à lui seul signifie la personne saisie dans sa réalité biologique bidimensionnelle. Eh ! bien, il en va de même de l'esprit qui, dépourvu aussi de réalité en soi, ne peut être observé, ni conçu qu'à travers l'être, la personne à laquelle il donne vie et qui, elle, est tridimensionnelle, tissée de corps, d'âme et d'esprit. A ce sujet on notera encore que le Nouveau - Testament et les Pères emploient le mot « esprit » tant pour désigner la troisième et plus haute composante de l'homme, que pour désigner celui-ci *en totalité* dès lors qu'il est né à l'esprit, c'est-à-dire à lui-même. Mais considérons le fait suivant avec une grande attention. Certes, alors que l'homme, en toute conscience et dans la plus grande profondeur de son intériorité, consent librement à laisser grandir en lui son esprit, il change fondamentalement de condition. Non d'abord sur le plan de *l'apparence*, mais sur celui de *l'essence*, il devient un *être entièrement nouveau*. En quelque sorte, il « naît une seconde fois ». Mais encore convient-il de concevoir justement cette naissance. L'image de la parturition, l'image de l'âme qui, telle Marie adombrée par l'Esprit Saint engendre Jésus en son sein, est très belle. Mais elle incite à méditer sur *deux personnes* dont l'une se séparera et se distinguera de l'autre pour recevoir dans l'histoire *une identité différente*. Or il n'en va pas ainsi de la naissance spirituelle, de la seconde naissance, de celle par qui nous devenons « enfants de Dieu » comme le dit saint Jean.

Il faut, en fait, concevoir cette naissance comme celle progressive *de l'adolescent dans l'enfant*, ou bien encore celle de *l'adulte dans l'adolescent*. Au vrai, l'image la plus juste, pour serrer de plus près la naissance à l'esprit, est de la concevoir à la manière des *métamorphoses animales*, telles celles qui transforment les chenilles en papillons, ou différentes nymphes en libellules, en cigales, ou en cétoines dorées. Nous aurons à reparler cet après-midi de ces métamorphoses biologiques tant elles offrent une didactique très sûre pour appréhender le processus d'accomplissement de l'être humain. Mais, parmi les enseignements les plus féconds de cette comparaison, il en est un dont je prends dès à présent le risque de vous dire un mot. Un que les saints, les mystiques et les spirituels ont le courage de regarder en face, mais que nous, hommes ordinaires, nous nous empressons d'oublier. A savoir que si l'anthropologie ternaire dit juste (ce que je crois profondément) en affirmant qu'il n'est d'homme fait, accompli, adulte, que deux fois né – ceci de la même manière qu'il n'y a de papillon achevé qu'extrait de sa chrysalide, qu'il n'y a d'imago que libéré de sa larve – alors ceci signifie très exactement, et inéluctablement, que *nous ne sommes pas des hommes*. Du moins pas vraiment. Du moins pas encore.

Car, tel est un enseignement fondamental de l'anthropologie ternaire, lequel comme bien d'autres, mais avant tous les autres, la distingue radicalement de l'anthropologie moderne, universitaire et, j'allais dire, « moralisante ». Cet enseignement est que notre humanité, et je vais le dire à la manière de Maurice Zundel, cette humanité n'est pas « derrière nous », mais « devant nous ». Cette leçon vaut pour chacun d'entre nous pris personnellement : elle dit à chacun que son humanité ne lui est pas donnée, mais qu'elle est pour lui, chaque jour, une tâche. Cette leçon est d'une lucidité extrême et elle doit nous inciter à une modestie et une humilité, non moins extrême. Mais elle seule est au fond assez forte, douloureuse et cinglante pour que nous tentions l'effort de nous libérer de celui que nous croyons être, mais que nous ne sommes pas, pour devenir, enfin, celui-là même que nous sommes. Celui-là même dont nous portons tous au tréfonds de notre cœur l'indéfectible nostalgie et qui, depuis la nuit des temps, nous attend, nous appelle et nous aime.

Je terminerai enfin cette première conférence en attirant votre attention sur une coïncidence providentielle, en tous cas extrêmement gracieuse, et qui nous concerne tous. C'est en effet aux portes de Lyon que nous nous réunissons aujourd'hui pour mieux découvrir les enseignements de

l'anthropologie ternaire. Or, le premier et plus grand commentateur de cette anthropologie ne fut autre que saint Irénée, premier évêque de Lyon, Primat des Gaules, personnage immense dont on a dit que la pensée, telle la lumière rayonnant d'un phare qui domine la mer, éclaira en son temps tout l'Occident. Il y a aussi que nous devons la plus parfaite des études historiques de l'anthropologie tripartite à Henri de Lubac qui, comme vous le savez, entre sa mise à l'index et avant d'être créé cardinal, enseigna trente ans la théologie fondamentale à la Faculté théologique de Lyon. Mais ce n'est pas tout : après avoir été rejetée dans la nuit des temps et impitoyablement tenue à l'écart pendant des siècles par les grands dignitaires de la Curie romaine, voici qu'en ce moment même, depuis quelques mois à peine, l'anthropologie ternaire est en train de renaître de ses cendres et de retrouver, de manière tout à fait officielle, droit de cité au sein même de l'Eglise catholique romaine. Soyons en sûr, en matière de doctrine, nous avons affaire là à un événement historique, un événement auquel je serais enclin, pour ma part, à accorder une portée prophétique. Or où se passe cet événement ? Vous l'avez deviné : à Lyon même. A Lyon, où le cardinal Philippe Barbarin, Primat des Gaules et Archevêque de Lyon, qui nous honore ce matin de sa présence, vient, il y a peu, d'ouvrir pour son diocèse un *triennium*, c'est-à-dire une période de trois ans, qui sera consacré à la découverte et l'explication de l'anthropologie chrétienne « Corps, Ame, Esprit ». Prendre de nos jours une semblable initiative, dans un diocèse d'une importance historique et symbolique aussi considérable, signe de la part du cardinal Barbarin une volonté et un courage dont nous ne lui serons jamais assez reconnaissants.